Abderrahman Beggar. *L'œil du chien*. New Orleans : PU du Nouveau Monde, 2015. 252 p.

L'œil du chien d'Abderrahman Beggar, écrivain marocain vivant au Canada, est un roman fascinant qui capte dès les premières pages l'attention du lecteur. À la fois souvenir d'enfance, transmission de la mémoire et projection dans le futur, ce récit polyphonique évoque de manière sublime des pans oubliés de l'histoire d'une société marocaine dominée par la peur et la méfiance collective à l'égard du pouvoir politique. Divisé en dix-huit chapitres auxquels s'ajoute une éclairante postface d'Alain Saint-Saëns, ce récit franchit allégrement la frontière entre le roman et le conte, tout en superposant plusieurs niveaux de langue, des intrigues et des typographies différentes. Et c'est donc par un exceptionnel talent de conteur et par une parfaite maîtrise de son style d'écriture que l'auteur sait tirer profit des ressources de l'oralité pour éclairer son récit.

Devenu adulte, le narrateur subsume des histoires qui se situent à l'interstice de la réalité et de la fable, et entre le monde réel et le monde onirique en se replongeant dans son enfance marocaine. C'est ce qui lui permet de sauter d'une histoire à une autre sans coup férir, invitant au passage le lecteur à démêler lui-même les différentes couches du récit. Il se dédouanera d'ailleurs en ces termes pour justifier ce grand écart : « Je vous demande de pardonner ces errances. Je suis censé éclairer le récit que vous allez lire, mais la tête d'un retraité manque souvent de suite, de souplesse ». Et prétextant perdre le fil de son histoire, le narrateur en profite pour aborder des sujets aussi divers que la résistance à l'oppression, l'extrême pauvreté du monde rural et le climat de méfiance qui s'est installé entre le peuple et les autorités d'un pays « pris par la fièvre de la révolte ».

Le ton est donné et le décor narratif planté. Tout en racontant les souvenirs d'enfance du narrateur, *L'œil du chien* conte également des histoires que lui a confiées un vieil ermite. « Son histoire est d'ailleurs devenue ma figue », dira-t-il. Ainsi, en même temps qu'il relate sa passion pour la cueillette de ses fruits préférés, en dévoilant en filigrane son attachement à la nature et aux pratiques culturelles traditionnelles, ce dernier expose au grand jour les dessous d'une surveillance mutuelle devenue la règle la plus appliquée. C'est aussi pour lui l'occasion d'évoquer le passé de ce vieil ermite dans la traque des contestataires du régime, quand il était encore actif au sein de « *The Intelligence* », les services secrets marocains. Cet ancien agent secret lui explique son travail de la manière suivante : « Le Bureau dont je dépendais était en

charge de collecter des renseignements sur tout ce qui pouvait nous guider vers l'œil du cyclone. [...] Le Bureau avait l'œil vissé jour et nuit sur les citoyens susceptibles d'attraper le virus de la contestation ». Mais la rencontre du narrateur avec cette mémoire vivante du pays est aussi une opportunité de recueillir des histoires humaines comme l'amitié qui lie le *bouhali* et Joaquim, cet ami « venu de nulle part » par une nuit pluvieuse. En s'appropriant ainsi les histoires d'êtres anonymes et miséreux, le narrateur devient à son corps défendant le gardien de la mémoire commune. Ses voyages à travers le pays lui offre dès lors la possibilité de jouer ce rôle de courroie de transmission indispensable entre les générations.

Le récit est aussi consacré aux faits et gestes du Borgne, ce chien connu de tous et qui a une réputation sans commune mesure, celle de mangeur d'hommes. C'était « Un chien sans âge qui errait partout avec une bande qui grandissait au fur et à mesure de leurs déplacements. [...] Partout, en ville comme dans les villages avoisinants, la peur et la haine le précédaient. Il n'y a pas plus horrible qu'un chien qui raffole de chaire humaine ». De ce fait, transformée en mythe et en légende, son histoire a traversé les contrées et les âges en devenant le gagne-pain des conteurs, ces passeurs de mots multiséculaires : « À chaque génération son Borgne », mais comme dira le narrateur à son sujet, « Il était le diable que chacun abritait en soi ». Le seul lien véritable entre le Borgne et les hommes du peuple, c'est d'être des marqueurs indélébiles d'une société en faillite sur le plan moral.

Quant à l'histoire de son père, comme d'autres histoires d'ailleurs, elle est romancée certes, mais fait ressortir cette part humanité que cherche à transmettre le narrateur, par contraste aux pratiques politiques violentes, à la vendetta et à la haine qui a consumé à petit feu ces compagnons de malheur qui ont peuplé les villages marocains de cette époque. En tout état de cause, en détournant l'attention du lecteur par le biais de l'humour et de l'ironie, Beggar nous invite à jeter un regard sarcastique sur la société marocaine d'hier et d'aujourd'hui.

El hadji Camara, Université Brock